

Des nouvelles avant les vacances !

© 2008 par Stéphane Curet. Tous droits réservés.  
Photographie de couverture réalisée par l'auteur.  
[www.avenirdefutur.fr](http://www.avenirdefutur.fr)  
[stephane.curet@avenirdefutur.fr](mailto:stephane.curet@avenirdefutur.fr)

Stéphane Curet

*Des nouvelles avant les  
vacances !*

Nouvelles



# Chapitre I : Le ministre du chômage

La salle était comble, pleine des correspondants de presse venus nombreux assister au discours d'intronisation de Jean Brouille. Le portefeuille du ministre du chômage lui avait été attribué. L'annonce avait été faite par le porte-parole du gouvernement, quelques minutes avant. Les difficultés d'emploi dans la société française avaient conduit le premier ministre à rechercher un spécialiste, un homme d'envergure, un individu capable de surmonter la crise actuelle, de trouver des remèdes à l'incurable.

Longtemps le problème avait paru insoluble à de nombreux serviteurs de la nation, hauts fonctionnaires ou présidents. Même François Mitterrand avait jugé, dans une déclaration restée célèbre, que l'on avait tout essayé pour combattre le chômage. Alors, à quoi bon croire encore qu'il existait une solution ? Pourquoi donc tenter d'expérimenter quelque chose de nouveau ?

Bien sûr dire cela au peuple eût été ignoble. Il ne l'aurait pas pardonné. L'Histoire de France, ponctuée de révolutions, était là pour le rappeler à ses dirigeants. Alors, il fallait rassurer le populo, un peu comme un malade condamné que l'on accompagne jour après jour dans ses soins palliatifs.

Et puis finalement ne valait-il pas mieux cette situation et ce mensonge par omission plutôt que la vérité qui entraînerait fatalement le pays dans le gouffre ?

Tout le monde avait bonne conscience.

Seulement, à force d'attendre, de créer des mesures factices destinées à rassurer l'opinion, les chômeurs s'accumulaient. A présent, il fallait l'avouer, il y en avait trop. Cela finissait par se voir... Tous ces gens qui faisaient la queue à l'anpe.

Ceux qui restaient chez eux à ne rien faire passaient inaperçus. Mais on remarquait les autres, qui traînaient dans les rues. On finissait par en voir partout. Un peu comme pour les morts de la guerre de 14, les victimes du chômage moderne se comptaient partout. Chaque famille avait son lot de femmes et d'enfants éplorés.

Du peuple, suintait le mécontentement. Dans les hautes sphères, on percevait son grognement qui commençait à faire trembler les murs.

Le climat délétère nécessitait une mesure énergique.

C'est ainsi que le premier ministre, avec l'accord du Président, créa dans l'urgence et sur des charbons ardents, un ministère du chômage. On ne pouvait pas confier ce poste à n'importe qui, aussi Brouille, dernière coqueluche des médias, fut choisi.

Une grande revue populaire à sensation - de celles qu'on ne lit généralement que chez le coiffeur ou le dentiste - venait de faire le panégyrique de l'homme. Loin de s'attarder sur ses idées politiques, l'article insistait sur le succès que Brouille remportait généralement auprès des femmes. D'une taille moyenne et la chevelure un peu dégarnie, il ressemblait à monsieur tout le monde. Pourtant il réussissait là, où tant d'autres avaient du mal à plaire. Sa situation de

célibataire endurci renforçait son charme étonnant auprès de la gent féminine. Dans sa conclusion, l'auteur du billet expliquait qu'à d'autres époques on aurait mal jugé cet homme, mais son aura était telle aujourd'hui qu'il s'avérait impossible d'y résister. La plupart des autres publications et journaux télévisés ou radiophoniques s'accordaient sur le charisme impénétrable et pourtant irrésistible de Brouille.

Les quelques voix qui l'accusaient d'opportunisme avaient fini par se taire faute de crédibilité et à force de dénonciations.

C'est ainsi qu'il était devenu l'homme providentiel. Une déclaration à la presse suivait logiquement sa nomination.

Connu pour ses idées originales, on considérait qu'il réussissait là où les autres avaient échoué.

Personne ne doutait qu'il résoudrait l'immense problème du chômage en France.

Il savait organiser les choses.

La conférence avait lieu dans la grande salle du ministère du chômage. Sous les plafonds XIX<sup>ème</sup> et les lustres idoines, la plupart des prestigieux journalistes parisiens avaient pris place. Des correspondants étrangers avaient fait le déplacement pour assister au discours de prise de fonction du ministre.

Après de longues minutes d'attente, à se demander où avait bien pu passer Brouille, on craignit qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. Agressé par un jaloux ? Non, il avait beaucoup de travail. C'était tout. Résoudre le chômage ! Imaginez-vous ! Personne n'avait jamais réussi ! Quelle entreprise formidable !

Précédé par une sourde rumeur, puis un cri, c'est sous un tonnerre d'applaudissements que Brouille pénétra dans la salle.

Il arborait un sourire fier et salua le public les bras tendus. Saisissant le pupitre des deux mains, il inclina la tête légèrement comme il en avait l'habitude, une manière à lui de se rapprocher de son auditoire.

Alors, levant la tête comme un soldat romain brandirait son glaive, il commença son discours :

« Mes chers amis, je dois tout d'abord vous remercier d'être venus si nombreux pour assister à mon accession à l'immense tâche que je me propose d'accomplir.

Le premier ministre a décidé de m'attribuer la charge de ministre du Chômage. C'est un travail difficile. Comme vous le savez, personne n'a jamais réussi pour l'instant à vaincre le chômage.

Et c'est pourquoi l'on m'a appelé ! »

Brouille marqua une pause, baissant la tête tel un taureau se préparant à se ruer sur la cape du matador. Son visage irradiait de satisfaction. La foule l'acclamait. Il reprit : « Bien sûr, je ne suis pas un surhomme ! » Il émit un presque clin d'œil. « Mais, je suis là. Je suis venu ! Et je compte bien vaincre ! » On rit dans les rangs. L'adaptation de la citation de Jules César remportait un franc succès auprès de l'auditoire. « Et pour commencer, je souhaite vous annoncer une première réforme essentielle !

Je ne serai pas ministre du chômage ! »

Le silence cette fois emplit la salle pendant que Brouille scrutait son auditoire. « Je vous rassure. Je n'ai pas l'intention d'abandonner. Je ne serai pas le ministre du chômage. Non... Je serai celui de

l'Emploi. Nous devons démarrer sur une nouvelle donne. Il ne faut pas se laisser aller. Il ne faut rien regretter. C'est pourquoi, je serai et suis d'ores et déjà votre ministre de l'emploi.

Comme vous le savez, je ne suis pas celui qui laisse les choses tomber, rappela-t-il.

Alors, je vous le promets dès maintenant : nous vaincrons le chômage !

Les chômeurs sont nos combattants, les Agences pour l'emploi, nos casernes, et les entreprises, nos chars !

Bientôt nous oublierons le sens du nom : chômage ! Nos petits-enfants ignoreront ce mot ! Car nous aurons réussi, ici et maintenant, à conjurer ce mauvais sort qui s'est acharné sur notre pays depuis tant de temps.

Oui, je vous le promets, bientôt, - il marqua une pause - d'ici un an, il n'y aura plus de chômeurs dans notre pays !

L'avenir sourira à tous. Vous, avec moi, nous serons les gagnants ! »

Brouille clôtura son discours sur ces mots. La proposition qu'il venait de faire avait de quoi impressionner : promettre le règlement total et définitif du chômage en une année. Tout le monde savait qu'il y avait les élections au terme de cette durée. Chacun connaissait les ambitions de Brouille. Nul doute que, s'il résolvait le chômage, il assurerait son avenir politique. Ses groupies l'acclamaient. Il était aux anges, les bras levés au ciel. Il recula, agitant les bras par à-coups en signe de victoire, manifestant ainsi son contentement.

Visiblement très satisfait de son envolée lyrique, il rejoignit ses gardes du corps, qui l'attendaient dans le couloir attenant à la salle de conférence.

A côté d'eux, son fidèle attaché, son admirable *coach*, son conseiller personnel, son ami de toujours, le fameux Thomas Rienafout applaudissait d'un geste lent et démonstratif. Lui aussi souriait abondamment. Il avait de quoi être enchanté puisqu'en quelques heures son patron avait été propulsé en tête des sondages. Il avait gagné plusieurs points au détriment de ses concurrents.

Néanmoins, alors que son visage ne laissait rien paraître, un léger souci le tracassait. Installé dans la Citroën C6 qui les menait jusqu'à l'Elysée pour un entretien avec le président, il se décida à interpeller Brouille alors que celui-ci lui demandait son jugement sur sa récente prestation. Malgré leur proximité depuis des années, il vouvoyait toujours son employeur alors que celui-ci le tutoyait :

« Vous avez été formidable, extra.

– Je le savais. Tu as remarqué comme la foule était quasi-hystérique, on se serait cru à un concert rock !

– Oui. C'était parfait. Il y a tout de même un truc qui me turlupine.

– Comment ? Quelque chose ne conviendrait pas ? Allons Rienafout, tu exagères ! Laisse-toi un peu aller. Je te paye pour tout analyser. Mais s'il y a bien un moment où il faut se détendre, c'est maintenant. C'est un jour de victoire, un moment de fête. Rends-toi compte ! Tu viens de me l'annoncer : les sondages me placent en tête des hommes politiques de ce pays. J'ai écrabouillé tout le monde !

– Justement, vous me payez pour ça. J'ai quelque chose à vous dire. Il essayait de ménager son chef.

– Bon, vas-y. Crache. Mais, ne me rabaisse pas le moral. Pas maintenant !

– Vous ne deviez pas aller si loin dans votre discours. Vous n’avez pas dit ce qui était prévu.

– Mais, pourtant, reprit Brouille, je leur ai déclaré que j’allais combattre le chômage. Cette phrase : « avec les agences nationales pour l’emploi, nos casernes, les chômeurs, nos soldats, et les usines, nos chars », a fait sensation. C’était parfait.

– Oui, vous n’avez rien oublié. Mais vous en avez surtout trop dit.

– Trop ?

– Aviez-vous besoin d’affirmer qu’il n’y aurait plus de chômeurs ? Il fallait déclarer que vous seriez efficace là où les autres ne l’avaient pas été, mais pas annoncer que vous résoudriez totalement le chômage !

– Allons, nous y arriverons bien !

– Mais vous ne vous rendez pas compte !

– On peut certainement diminuer le nombre de chômeurs...

– D’autres s’y sont essayés sans succès.

– Ont-ils vraiment tenté quelque chose ?

– Je crois.

– Et bien, nous ferons mieux !

– En un an ?

– On va bien trouver. Engager quelques chercheurs sur ce sujet ! D’ailleurs, ces nouveaux embauchés contribueront déjà à faire baisser le chômage ! Il fit un clin d’œil. Tu vois, Rienafout, c’est facile. On y parviendra. Je suis le meilleur ! Maintenant profitons des réjouissances !

– Soit. »

C'est sur cette interjection que Rienafout abandonna le sujet. Déjà la luxueuse berline pénétrait 57 rue de Varennes et se garait dans la cour de l'Hôtel Matignon. Un parterre de journalistes, agglutinés derrière une barrière, attendait. Les photographes mitraillèrent la poignée de main entre le nouveau ministre et le chef du gouvernement venu l'accueillir sur le perron de l'illustre bâtiment.

\*\*\*

Ainsi se termine le premier chapitre du roman *Vivement les Vacances !* en vente sur *Amazon*, et dans toutes les bonnes librairies en ligne :



ISBN : 978-1-84799-666-4



## Esprit d'Entreprise

Le chômage n'est jamais facile à vivre. Personnellement ce fut pendant longtemps pour moi une période de dépression. Cela dura plus d'un an. Au bout d'un moment, je finis par comprendre que je ne trouverai plus d'emploi seul. Alors que j'étais complètement désabusé, une émission de télé apporta la solution à mon problème. Selon un sondage, sur 100 tentatives de suicide, seules 25 s'avéraient efficaces. Il y avait donc trois quarts des suicidés en France qui manquaient leur suicide !

Quel chiffre monstrueux ! Quel désespoir pour les survivants !

Je comprenais immédiatement qu'il fallait rendre service à toutes ces personnes déprimées. Je faisais d'une pierre deux coups : je leur donnais satisfaction et je leur trouvais également un travail.

C'est ainsi que je fondai la Compagnie Industrielle du Suicide. Les anglophones comprendront l'analogie entre le nom de l'entreprise et le mot anglais *kiss* qui signifie embrasser.

J'embauchai assez rapidement plusieurs employés. Le but de la société était triple : accompagner les clients dans leur acte final, leur fournir du matériel, assurer la logistique garantissant ainsi des suicides efficaces à 100%. Tout était prévu, même l'assurance en cas d'échec. Il était bien entendu qu'il n'y en aurait pas besoin.

L'annonce de la création de la société se fit à grand renfort de publicité. Cela coûta fort cher, mais il faut savoir prendre les moyens si l'on veut se faire connaître. Un site Internet fut également créé. Tout était fait pour marcher comme sur des roulettes. Il y avait même un catalogue permettant aux clients de choisir leur technique préférée : de la simple corde de pendu au marteau piqueur. J'imagine que vous êtes surpris par cette dernière offre, mais pour satisfaire la clientèle il faut savoir être original. Et les clients furent nombreux, très nombreux. C'était formidable. Tous étaient satisfaits : aucun ne revint jamais pour se plaindre de nos services. C'était vraiment une réussite. J'étais d'autant plus fier que j'étais un ancien chômeur. J'avais prouvé que la libre entreprise était encore une chose possible dans ce pays. Ceux qui pensent que le chômage est une fatalité ont bien tort ! Il est toujours possible de s'en sortir. J'en suis la preuve vivante. Ma famille est fière de moi. Nous avons emménagé dans une demeure à la mesure de nos nouveaux moyens et je possède plusieurs voitures de sport.

La CIS fut un tel succès que le ministre de l'économie en personne se déplaça spécialement pour me rendre visite dans les locaux de ma compagnie. La télévision était présente ! C'était merveilleux ! Bientôt nous allions fêter le million de clients. Le ministre prononça un discours très élogieux à mon égard. Il était d'autant plus satisfait que la CIS commençait à s'exporter. Nous avions déjà ouvert plusieurs agences à l'étranger. Celles d'Asie se révélaient particulièrement rentables, à tel point que l'on pouvait considérer la CIS comme responsable de la sortie de ces pays du

marasme économique dans lequel ils étaient plongés depuis quelque temps.

J'étais très heureux de recevoir ainsi les félicitations d'un haut personnage de l'état. Je regrettais quand même son oubli de mentionner que mon entreprise servait ses intentions à double titre. En effet, un sondage récent affirmait que 95% des suicidés étaient des chômeurs en fin de droit. Le développement de mon entreprise créait des emplois, mais diminuait également le nombre des chômeurs d'une façon plus radicale. Enfin, je ne peux en vouloir à ce politique, vous savez comment ils sont ! Il faut bien qu'ils tirent quelques avantages à leur propre profit.

Rien ne pouvait entacher mon bonheur. La CIS était maintenant cotée en bourse. Une autre de mes grandes satisfactions vint du marketing. Vous connaissez certainement l'important panneau publicitaire du parvis Montparnasse. Pendant un temps, avant d'être occupé par de grandes affiches de cinéma, il indiquait en gros chiffres lumineux, pour un produit pour bébés, l'augmentation de la population française. Cela ne présentait à présent plus aucun intérêt. Nous avons remplacé les publicités pour les films par un portrait géant de la *CISgirl*, un magnifique corps de jeune femme nue surmontée d'une tête de mort souriante et tenant une faux dans la main droite. En dessous, les diodes lumineuses indiquaient en direct le nombre de clients satisfaits des services de CIS.

Devant l'essor croissant de la CIS, et pour suivre l'air du temps, il fallut trouver de nouveaux marchés. L'un des plus rentables fut le suicide spatial. On installait plusieurs personnes au sommet d'une fusée Ariane. Elles mouraient dans le cosmos par simple

dépressurisation de la cabine. Ce qui avait posé le plus de difficultés avait été la campagne publicitaire. Nous avons dû décider entre plusieurs slogans : « Espace trépassé », « La navette sans retour »... J'avais été contraint d'intervenir dans les débats des créatifs et nous nous étions arrêtés sur « Voir la Terre et Mourir ». Cela avait été un choix judicieux, puisque des gens ne désiraient pas particulièrement mettre un terme à leur existence, mais seulement attirés par cette vue si pittoresque et un voyage dans l'espace, avaient signé notre contrat.

Beaucoup de filiales se développèrent autour de la CIS. En effet notre affaire donnait un surcroît de travail aux entreprises de pompes funèbres, qui avaient elles aussi fini par embaucher du personnel.

J'étais devenu une véritable gloire nationale, le sauveur de la patrie. Il s'en fallut d'un rien que je ne me présente aux élections et que je devienne Président de la République.

Tout cela aurait pu durer très longtemps mais le nombre de client commença à s'amoinrir. En effet, le chômage était la principale source de matières premières. Avec l'augmentation de nos activités, celui-ci avait énormément diminué. La crise pointait à nouveau le bout de son nez. Je décidais avec le conseil d'administration de favoriser l'automatisation et la robotisation, surtout dans les opérations réalisées par les fossoyeurs. Nous pouvions ainsi remercier une partie du personnel et disposer d'une nouvelle clientèle. C'était une bonne idée mais cela s'avéra insuffisant. La commission européenne décida de nous imposer des quotas de suicidés pour empêcher une baisse trop rapide des stocks.

Des primes étaient versées pour chaque matériel mortifère non employé.

La crise se stabilisait donc, le chômage aussi et les suicidés également. Ma réussite n'avait pas été parfaite. Mais je conservais ma maison, ma piscine, mes voitures et un compte bien fourni dans une banque Suisse.

Entreprendre est dans ma nature et j'ai un autre projet. Savez-vous que 70% des gens croient en Dieu sans l'avoir jamais vu ? Je me laisse actuellement pousser les cheveux et la barbe. Croyez-vous qu'ils n'y verront que du feu ?



## **Offre d'emploi – Urgent**

Dans le cadre d'une prévision d'un accroissement prochain de nos activités, nous recherchons un employeur.

Adaptable et muni d'une solide expérience, le candidat devra faire preuve d'un sens du relationnel exemplaire lui permettant d'anticiper les réactions du personnel, ainsi que d'être capable de compréhension et d'empathie.

Spécificité de ce poste évolutif, le profil recherché aura en charge d'organiser la bonne marche de l'entreprise afin de garantir un minimum de revenu à lui et à son personnel. Ce poste à haute valeur ajoutée implique que les rémunérations soient régulièrement renégociées à la hausse pour l'ensemble de l'entreprise.

Attaché à la valeur du travail bien fait – source d'enthousiasme et de motivation pour le personnel - le candidat sera garant de la qualité de production. Celle-ci devra primer sur la quantité afin de mériter la satisfaction du client.

Pour assurer la pérennité de la société, le candidat s'engagera à conserver la totalité de ses employés jusqu'à la retraite et à ne pas pratiquer de délocalisations.

Cette offre est à pourvoir dès que possible. Si vous êtes intéressé, merci d'envoyer votre curriculum vitae et votre lettre de motivation à l'adresse ci-dessous :

[donnezmoiduboulot@monentreprise.com](mailto:donnezmoiduboulot@monentreprise.com)

Donnez moi du boulot  
Z.I des Entrepreneurs

## Le Nain Vert

Cela avait commencé insidieusement, l'air de rien au début. Un soir en rentrant du travail, après une journée particulièrement éprouvante, je fus confronté à un phénomène peu ordinaire. Me précédant sur le trottoir je vis un petit homme vert marcher nonchalamment. Il n'était pas naturel et je pensai immédiatement qu'il faisait partie de mon imagination. Pourtant, mettant cette vision sur le compte de la fatigue, je jugeais que cela ne méritait pas de s'inquiéter. D'ailleurs dès mon arrivée à la maison, il avait disparu.

J'allumai mon ordinateur afin de reprendre mes activités informatiques de soirée. Rien de tel qu'un petit coup de *shoot'em up* après le boulot ! Un 'tuez-les tous' dirions nous en français. Quel plaisir de se défouler avec ce type de jeu : se promener dans un univers en trois dimensions hyper-réaliste en tirant sur tout ce qui bouge. Du reste, je n'avais pas mauvaise conscience : je ne détruisais que des pixels. Après une heure ou deux passées dans des labyrinthes et catacombes encombrés de monstres, j'attaquais la deuxième partie de la nuit. Ce qui me dépaysait actuellement le plus, c'était le *chat*. Ce terme anglais signifie bavarder. C'était bien ce que je faisais. Je devisais de toutes sortes de sujets sur le réseau. Je reprenais jour après jour ma communication internationale. Je connaissais des gens

du monde entier. Si on avait installé Internet sur Mars, j'aurais correspondu avec des martiens. Cela faisait des mois que j'occupais mon temps libre le nez collé à mon moniteur.

Quelques semaines plus tard le lutin revint. Cette fois-ci il semblait beaucoup plus réel. Je l'observai attentivement. Haut comme trois pommes, la tête démesurée par rapport au reste de son corps, il possédait deux grandes oreilles, pointues à leur sommet. Des brodequins, un justaucorps et une légère cape aux mêmes teintes que sa peau lui servaient de vêtement. Il portait, dressé, un court glaive dans la main droite autour duquel tournoyait indéfiniment un nuage étoilé. Il se déplaçait en dandinant du postérieur. Je ne l'apercevais que de dos, impossible de voir son visage. Encore une fois je jugeai préférable de ne pas m'en soucier. J'attribuais cette apparition au repas un peu lourd du midi et au rythme de ma vie parisienne. A nouveau, je me couchai très tardivement après mon usage habituel de jeux vidéos et de bavardages informatiques. Il me fallait ma dose avant d'aller au lit.

Je fus surpris de revoir le lendemain matin le petit bonhomme s'agitant toujours. Cela ne me simplifia pas mon travail. Impossible de me concentrer durablement avec cette sorte de moucheron moderne se baladant devant moi ! Tout empira très vite. Le jour suivant, un rectangle vertical s'était ajouté sur la droite de l'écran, - pardon, de mon champ de vision - accompagné d'une série de chiffres représentant distinctement un décompte de points.

Une semaine passa ainsi tant bien que mal. Mes collègues remarquèrent mes absences lorsqu'ils me parlaient. Je leur expliquai que j'avais un peu de mal à dormir ces jours-ci.

Je ne me rendais pas compte à quel point ma vie était parasitée par ce personnage ; par contre mon employeur n'hésita pas à me convoquer à huis-clos dans son bureau pour me faire la morale. Les temps étaient durs, la réalité économique bien concrète ne laissait pas de place aux individus apathiques comme celui que j'étais devenu en peu de temps, m'expliqua-t-il sans humour. Je me souviens de son regard surpris à chaque fois que je m'esclaffais durant cet entretien. Il faut dire que l'être verdâtre tournoyait autour de mon patron en lui assénant des coups sur la tête avec une espèce d'impossible marteau géant, tout en lui tirant la langue et en se déculottant parfois pour montrer son derrière. Je crois que c'est surtout ma crise de rire finale non contenue qui précipita mon licenciement. Je n'oublierai jamais cette situation extraordinairement désopilante.

Libéré de mon travail, je courus me reposer. J'espérais retrouver un état normal, sans hallucinations, à l'aide de beaucoup de sommeil. Hélas après une semaine d'un régime constitué surtout de grasses matinées, au contraire, cela empira. Le gnome se décida à me parler. Il avait trouvé la méthode adéquate pour communiquer avec moi : le *chat*. Ainsi, quelques lignes de texte encadré d'un cadre oblong translucide défilaient sous le farfadet. Il sautillait gaiement, au milieu de cette image du monde extérieur qui était la mienne à présent. Il ne cessait pas de me demander ironiquement si j'allais bien. Il m'apprit son nom : Lantarnier. Dans la rue il tournicotait autour des passants. Où que je lançais mon regard il le suivait automatiquement avec un effet de latence et de flou. Parfois un peu lubrique et farceur, il se précipitait pour regarder sous les jupes des filles. A chaque fois qu'il effectuait ce genre de geste le compteur augmentait spontanément de

10 000 points et un signe tridimensionnel bleu et brillant, marqué bonus en grosses lettres blanches, clignotait avant de disparaître. Tout cela devint vite totalement insoutenable surtout lorsque la musique s’y ajouta. Le petit rire du nain se confondait avec les effets sonores répétitifs dans un brouhaha inimaginable. Le bruit était tellement fort que j’eus du mal à entendre le médecin m’annoncer qu’il m’envoyait consulter un psychiatre dans quatre mois. Je devais continuer à survivre d’ici là.

Dépité, déprimé, j’achetai du tabac. A la première bouffée un gros trait rouge étiqueté “points de vie” apparut en haut de l’écran. Il se mit à décroître rapidement au fur et à mesure que la cigarette se consumait. Je jetai à terre le restant de celle-ci et me débarrassai du paquet. J’avais peur que toute cette histoire ne finisse vraiment très mal.

Un matin, avec courage, je pris le métro. Lantarnier, toujours trépidant semblait heureux de déambuler dans les couloirs. Je m’assis sur un siège de plastique en attendant la prochaine rame et en écoutant la musique techno tonitruante qui faisait vibrer mon cerveau. Soudain le volume sonore s’amenuisa. Mon farfadet s’était figé et me montrait du doigt une jeune fille asiatique à la peau très claire regardant un plan du métropolitain qu’elle tenait dans ses mains. Il me faisait signe de l’aider. Je me levai alors et allai proposer mes services à la demoiselle. Elle acquiesça et me demanda avec quelques mots d’anglais et plusieurs gestes, tout en me montrant une station entourée au crayon sur son plan, si elle était bien dans le bon sens. Je lui expliquai alors rapidement en anglais le fonctionnement du réseau de transport parisien en fonction de la direction et lui demandai de quel

pays elle venait. Elle me répondit « Koréa » et me salua gentiment ; le train venait d'arriver.

Debout dans le wagon, tenant la tige verticale en aluminium, je regardais en souriant mon nain. Son visage m'était apparent maintenant ; il avait de bonnes joues et ce petit air malin et sympathique qu'ont certains enfants. Je me disais qu'il n'était pas si mauvais que ça. Mon travail m'ennuyait, et il venait de m'aider à rendre service à quelqu'un. C'est plus tard, en rentrant, qu'il s'avéra vraiment utile. J'étais à quelques pas de mon appartement, je cheminais tranquillement en regardant par terre quand il occupa toute ma vue. L'air manifestement affolé il indiquait un point situé en hauteur. Sur la barre de chat il me hurla en majuscules et caractères gras de me presser, vite fait, urgent, au secours ! Je levai la tête et distinguai au cinquième étage de l'immeuble devant lequel je me situais un bébé en train de jouer sur un balcon. Il était évident qu'il risquait de passer par dessus la rambarde. Je fonçai vers la porte d'entrée. Elle était fermée, et comme pour tous les accès parisiens il fallait le code pour pénétrer à l'intérieur. Lantarnier me l'indiqua spontanément. Je le pianotai et l'ouverture se déverrouilla avec un clic et une vibration électrique.

L'ascenseur n'était pas là ; je gravis les marches quatre à quatre. Au cinquième, je sonnai à l'appartement où était l'enfant. Je collai mon oreille contre le bois : rien, personne ne réagissait. J'entendis le rire du petit gamin. Une musique hitchcockienne, aux accents de violons et de cœur battant, s'enclencha dans ma tête accentuant l'intensité de mon action. Il fallait que je réfléchisse vite. Mon lutin m'indiqua une fenêtre du couloir. Du palier, je sortis par cette issue.

Lantarnier était dehors me signalant un passage. Après une rapide acrobatie, en effectuant une roulade, j'entrai dans l'appartement par la baie de la cuisine. Je courus le plus vite possible au balcon et retint in-extremis le bambin juste avant qu'il ne manque de chuter.

Un bruit de clef dans la serrure détourna mon attention vers l'entrée. Une jeune femme arrivait. Elle s'exclama avec stupeur: « Mais qu'est ce que vous faites à mon bébé !

– Je l'ai vu d'en bas, il allait tomber ! Je suis passé par la fenêtre pour le rattraper.

– Mon Dieu ! Son parc s'est renversé. Il s'en est échappé. J'étais juste sortie quelques minutes pour acheter du lait. Vous avez sauvé ma petite fille.

– Comment s'appelle-t-elle ? questionnai-je.

– Lucie, répondit-elle en me la reprenant des bras et en me demandant mon nom.

– Marcel. Comme le tricot de corps. Et vous ?

– Elle rit. Merci d'avoir sauvé Lucie. Je suis Laetitia. Je n'aurais pas dû m'absenter et la laisser seule. Ça n'arrivera plus. Où habitez-vous Marcel ?

– Oh pas loin. A quelques maisons d'ici.

– Voulez-vous accepter un verre ? me proposa-t-elle chaleureusement.

– Non merci, c'est très gentil, mais je dois absolument regagner mon domicile maintenant.

– Votre petite amie vous attend ? demanda-t-elle d'un air déçu.

– Non, ce n'est pas ça ! Je n'allais pas lui expliquer que je voyais sur l'instant un nain vert en train d'exécuter une danse indienne au milieu de feux d'artifices et de bonus jaunes et or explosifs.

– Je suis célibataire mais je dois à tout prix retourner chez moi.

– Vous êtes bien mystérieux, mais soit, je ne vous embêterai pas !  
Vraiment, vous pouvez passer quand vous voulez, Lucie et moi vivons seules toutes les deux.

– Très bien, je viendrai vous dire bonjour. »

Elle me reconduisit à la porte. En descendant les escaliers, Lantarnier s'amusait à souffler dans un tube d'où s'échappaient des cœurs rouges vif, s'envolant et explosant comme des bulles de savon.

« Oh, ça va toi ! » m'entendis-je lui dire, excédé, pendant qu'il s'amusait de sa taquinerie.

Cette première aventure avec Lantarnier nous lia intimement. Je compris tout l'avantage que je pouvais tirer d'un génie passant à travers les portes, connaissant les codes d'entrée, les raccourcis. Et c'est ainsi que je m'installais comme détective privé, rue Mademoiselle, dans le XV<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Mais tout cela est une autre histoire.



## La Bolée

L'autre jour, des amis m'évoquaient l'idée d'ouvrir une crêperie en Bretagne. Cette initiative s'avérait risquée, le marché étant déjà saturé.

J'ai malgré tout durement réfléchi à ce sujet depuis. Tout d'abord, je n'ai rien trouvé. Mais comme je savais mon intuition pas mauvaise, j'étais convaincu que j'allais découvrir quelque chose.

Afin de mettre tous les éléments positifs de mon côté je me suis servi un peu de Chouchen, cette fameuse liqueur de miel autrefois appelée Hydromel. J'ai mis la musique à fond, du Tri Yann bien évidemment. Mes voisins sont en vacances, cela ne les dérangeait donc pas et puis c'était pour la bonne cause, pour le progrès de la science.

Savourant l'alcool contenu dans mon verre avec délectation, je le laissais agir lentement. Ce petit goût sucré et ces vapeurs sentent bon la barrique et les essences divines du terroir celtique. Je savais que l'idée allait germer ; j'en appréciais davantage mon breuvage.

Malheureusement, pour ce genre d'inspiration, un verre ne suffit pas. Courageux, décidé à faire évoluer les choses et à ne pas

abandonner si bien parti, je me servais une autre dose du précieux nectar. Hélas mon esprit restait vide de toute révélation. Il eût été couard ou pusillanime de laisser tomber si près du but, aussi je me versais à nouveau une rasade qui ne pouvait me faire de mal. Au bout de quelques minutes passées à contempler cet étonnant liquide aux teintes ensoleillées, je m'aperçus avec stupeur que la bouteille était vide. Qu'à cela ne tienne ! Je n'allais pas m'arrêter en si bon chemin. J'en ouvrais prestement une autre ! Vous auriez certainement fait de même à ma place. D'ailleurs Tri Yann en était rendu à sa chanson de marin qui clame haut et fort, et avec justesse, que l'eau de fait rien que pourrir les poumons et qu'il vaut mieux trinquer avec des camarades. Comme j'étais seul, je souhaitais la santé à la bouteille. N'ayant toujours pas d'inspiration mais convaincu qu'il ne fallait pas perdre espoir, je finissais avec sérieux cet autre récipient. Je constatais tout de même que je n'étais pas si mal parti. J'allais découvrir quelque chose ! Déjà le monde autour de moi tournait beaucoup plus rond.

Et puis, alors que, tout sourire, j'enfonçais le tire-bouchon dans le liège de mon dernier 3/4 de litre, la vérité cingla toute nue à mes yeux. Pour ne pas perdre de temps, je ne buvais que deux grandes gorgées. Je refermais le flacon pour éviter que la boisson ne s'évente et je m'attablais à mon bureau afin de noter ce que les muses venaient de me révéler.

Je savais que je détenais un secret important. En effet, lorsque je me saisis de mon crayon, j'en comptais deux. Pourtant j'étais certain de n'en tenir qu'un ! Le Chouchen m'avait, grâce à sa magie, que seuls les Bretons connaissent, permis d'obtenir le don de double vue !

Maître à présent de ce sens extraordinaire, je pouvais avec facilité communiquer avec les esprits éthérés qui véhiculent les idées.

C'est humblement que je vous livre ici mon invention faramineuse. Accrochez-vous bien, vous allez être surpris !

Pour sauver le monde de tout ce qui ne va pas, il faut un grand dessein. J'en ai un ! Avec l'aide de mes amis, nous pouvons construire une crêperie sur la Lune. Ce n'est pas une idée saugrenue. L'un a des talents d'artiste. Il réalisera un décor du tonnerre. L'autre a beaucoup d'expérience. Il nous instruira pour éviter les embûches. Il nous conseillera pour obtenir les bons fournisseurs et nous guidera dans le choix des plaques chauffantes pour les billics. Pour ma part, je m'occuperai de la logistique, les approvisionnements en farine, lait, beurre, oeufs et autres condiments.

Cette crêperie sélénite va casser la baraque ! Je sais ce que vous imaginez, il n'y a pas d'habitants sur cet astre, ça ne sert à rien d'y fendre des oeufs. Alors, justement, supposez un peu l'effet que ferait l'annonce d'une crêperie sur notre satellite ! Un projet pareil est à lui seul capable de relancer la course à l'espace, fort et pour longtemps. Tout le monde voudrait venir manger chez nous ! Il faudrait d'urgence construire des véhicules capables d'emmener tout ce flux touristique pressé de venir dévorer sa crêpe lunaire. Les nations feraient la course pour être la première à nous atteindre. Elles seraient obligées d'investir dans de nouveaux lanceurs, des fusées charters, des avions orbitaux. Il y aurait certainement à terme des agences de voyages qui se mettraient dans le coup. Ce développement économique accéléré permettrait de réduire le chômage de façon drastique. Les pays riches

seraient obligés de contribuer au développement des pays les plus pauvres. On aurait besoin de tout le monde pour aller à la crêperie.

Il est certain qu'au début quelques désagréments pourraient avoir lieu. Par exemple, s'il est en terrasse, du fait de la faible gravité, un client au coup de fourchette un peu trop fort risquerait de se retrouver projeté dans l'espace. On pourrait remédier à ce problème en fabriquant un système de fixation par lanières ou ceinture sur les sièges. Un serveur trop pressé pourrait glisser, perdre ses plats et faire passer les bonnes galettes livrées à elles-mêmes pour des soucoupes volantes. Cela ne suffirait sans doute pas à ranimer l'intérêt des journaux pour les ovnis.

La Lune, on le sait, est criblée de cratères. Ce sont des cailloux de diverses tailles et tombant du ciel qui les ont causés. Pour s'en protéger, faudrait-il installer des parasols contre ces météores ? On parlerait alors de *paramétéorites*. Sans doute une toile en matériaux composites renforcés permettrait-elle de protéger les touristes prenant un bain de soleil dans leur scaphandre transparent. Oui, il y aurait de petits aléas, mais finalement rien que d'amusants problèmes, faciles à résoudre. De plus, n'oublions pas que la crêpe est Bretonne ! Un tel succès dans l'espace ne pourrait que profiter aux autres produits du pays des hommes au chapeau rond. Il ne serait pas compliqué d'ouvrir une annexe commerçant des binious, des phares en réduction, des « gwenn ha du », nom du célèbre drapeau breton, et toutes les félicités gustatives réalisées dans cette belle contrée armoricaine. On pourrait même innover avec la navette en bouteille, ou le cidre intersidéral. Bien sûr, les Bretons étant également Français, la francophonie s'en

trouverait revigorée, puisque notre belle langue serait ainsi parlée même dans les étoiles.

Après cette réussite historique, il est probable que nous soyons concurrencés. On verrait d'autres enseignes ouvrir des boutiques et des restaurants sur la Lune. Mais, solides et expérimentés parce que nous étions des pionniers, nous nous serrerions les coudes et il serait difficile de détrôner la première crêperie lunaire. Et puis le monde aurait changé. L'Homme serait dans l'espace ! Alors, il faudrait penser à aller voir loin, à investir, à ne pas s'arrêter en si bon chemin. La solution d'ouvrir d'autres succursales sur Mars, mais aussi sur les satellites de Saturne et jusqu'à Pluton serait certainement la bonne. Pour rester le premier, il faut se battre. Certes. Mais ce serait tellement agréable dans ce monde ayant repris son souffle économique, grâce à la crêpe. Ce ne serait pas avoir l'esprit trop enfariné que de penser à conquérir la voie lactée.

Un jour lointain, la galaxie étant pleine de crêperies, nous entrerions certainement en contact avec des extra-terrestres. Il faudrait pouvoir facilement communiquer avec eux. Mes yeux s'illuminent et pleurent d'émotion lorsque je me laisse à imaginer le représentant de l'humanité offrant une crêpe en gage de bienvenue et d'amitié. L'autre la mangerait lentement, d'abord un petit morceau, surpris de cette texture étonnante. Puis, savourant les multiples parfums il en reprendrait à nouveau, le regard ravi. La crêpe inconnue dans son monde deviendrait vite un gage de paix et de sérénité. Il ne nous resterait plus qu'à nous installer là-bas, sous des cieux féeriques, si loin de Brocéliande, mais si près des étoiles pour partager la crêpe, et un petit verre de Chouchen.



## Offre d'emploi - mécanicien

En vue de l'écriture d'un scénario de science-fiction hyperréaliste, nous recherchons pour plusieurs interviews de quelques jours, un mécanicien moteur à antimatière.

La maîtrise du français standard est primordiale, mais doit s'accompagner de celle des langues extra-terrestres et post-terriennes usitées dans l'espace profond.

Doté d'un fort relationnel le candidat devra faire preuve d'abondance dans ses explications.

Ce poste s'adresse à une personne non timorée et capable de détailler son expérience sans s'attarder sur les faits de faible importance, et qui sache cerner l'essentiel.

Afin d'obtenir le plus d'informations possibles, collant avec la réalité, le candidat, titulaire des diplômes valides dans la communauté galactique, devra posséder une expérience significative, d'au moins 3 ans, sur la réparation et l'entretien d'appareils spatiaux de classe III et IV, cargos, navettes et autres chasseurs stellaires.

La connaissance de la propulsion anti-gravitationnelle serait appréciée et la pratique d'interventions en milieu à faible pesanteur, un plus.

Merci d'adresser votre curriculum vitae et votre lettre de motivation à l'éditeur qui fera suivre.

## Le Discours

Le crépitement des appareils photographiques suivi d'un tonnerre d'applaudissements annonça l'arrivée du président dans la salle allouée à la conférence de presse. Tout sourire et les bras levés en forme de V de la victoire, le chef de l'état s'approcha du pupitre disposé en face de la foule. De nombreux hommes politiques, de tous horizons, s'étaient joints à l'habituel parterre de journalistes. Tous, debout, acclamaient l'homme qui leur fit signe de s'asseoir d'un geste des mains avant de prononcer son discours.

Une forme d'allégresse et de satisfaction pouvait se lire sur tous les visages des individus rassemblés dans ces locaux. Il n'y avait pas de réelle surprise. Chacun connaissait le contenu du texte qui serait prononcé par l'orateur à la figure radieuse. Néanmoins tous obtempérèrent et s'installèrent sur leurs sièges en écoutant attentivement : « Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, je vous salue bien tous et c'est avec un grand plaisir que je vous annonce ce que vous savez déjà : nous avons, tous ensemble, vaincu le chômage. Ce malheur endémique qui rongait notre société et disloquait notre beau pays n'est plus que de l'histoire ancienne. Ceci n'est pas une victoire personnelle. Nous la devons aux efforts conjoints de chacun,

de toute sensibilité politique. Je me dois afin de féliciter tout le monde de rappeler le contexte et les mesures qui ont permis ce grand succès. La solution était simple, mais il fallait y penser. Comme on le dit parfois, en France nous n'avons pas de pétrole, mais des idées. » Le Président accompagna cette réflexion d'un sourire goguenard que la salle prolongea d'un rire complice.

« Tout est parti de ce malentendu sur le jour du lundi de Pentecôte. La loi fut votée pour que ce jour soit travaillé afin, par cet effort ponctuel, de financer une caisse d'aide aux personnes âgées. Bien sûr des voix s'élevèrent pour contester cette mesure. Certains avaient l'habitude de participer à des fêtes traditionnelles ou bien ils accordaient un sens précis au caractère férié de ce lundi. Les mécontentements se multipliaient. Il devenait difficile de satisfaire tout le monde. Pourtant, une idée germa à droite, et je salue bien fort l'homme qui a eu cet éclair de génie, bien qu'elle fût incomplète. Pourquoi ne pas faire travailler les chômeurs le lundi de Pentecôte ? Ainsi, les travailleurs pourraient participer aux activités auxquelles ils étaient habitués. Les sans emplois se retrouveraient eux pourvus d'un travail.

Mais, comme je viens de l'expliquer, ce n'était pas une proposition intégralement satisfaisante. Après tout, cette action ne durerait qu'une journée. Il fallait, pour donner un sens à cette vision, approfondir le concept. C'est ce que fit cet excellent homme de gauche, que je félicite à son tour. A l'image de la SNCF qui souhaitait faire travailler ses fonctionnaires quotidiennement 1 minute et 52 secondes supplémentaires, tout au long de l'année, il était possible de faire

travailler les chômeurs, chaque jour, de cette durée. Il accompagna ses réflexions d'une étude scientifique.

Faisons ensemble le calcul. Si tous les chômeurs – je devrais dire les ex-chômeurs –, qui étaient 2 millions cinq cent mille, travaillent 112 secondes par jour, cela fait  $112 * 2500000$ , c'est-à-dire 280 000 000 secondes. 0,28 milliards de secondes ! C'est un chiffre important qui peut être comparé au temps que met la Terre pour faire le tour du Soleil. Le chiffre donné par des astronomes du pic du midi est précisément de 31 536 000 secondes. Si l'on divise le premier chiffre par le second, on obtient approximativement 8,878 ; ce qui arrondi au chiffre supérieur fait précisément 9. Ainsi, vous comprenez que lorsque tous les chômeurs travaillent une minute et 56 secondes par jour, c'est comme s'ils travaillaient 9 ans ! Bien sûr, ceci n'est valable que pour une seule journée ! Il faut considérer qu'ils participent à cette action chaque jour ouvré de l'année. Il en résulte qu'il faut multiplier 9, c'est-à-dire 7 moins le week-end par 52, le nombre de semaines. On obtient 260. On multiplie à nouveau ce chiffre par 9 et l'on trouve 2340 ! C'est plus de 23 siècles !

Cette trouvaille formidable issue des plus brillants cerveaux mathématiques, économiques, politiques, scientifiques et pragmatiques de notre pays apporte donc la solution ultime au chômage puisque chacun travaillera journallement et cela apportera l'équivalent de 23 siècles de labeurs à tous les concitoyens.

Je suis donc fier de vous annoncer la fin du chômage, la fin du lundi de Pentecôte, qui sera travaillé et chômé à la fois, et le début d'une nouvelle Ere ! »

Le président leva les bras au ciel, comme lorsqu'il était entré. La foule l'acclama. Il reprit « Si deux millions cinq cent mille chômeurs peuvent travailler 23 siècles, l'augmentation du chômage permettra aux chômeurs de travailler plus longtemps. La France se trouve aujourd'hui à la tête d'une mine d'or de chômeurs ! Au contraire de tout ce qui a été entrepris jusqu'à ce jour, par erreur, et par manque d'imagination, il faut augmenter le chômage ! C'est un devoir national ! Aux chinois qui se moquaient de nous en nous demandant comment nous faisons pour travailler 35 heures alors que les journées n'en comptent que 24, nous répondrons que nous trimons maintenant 23 siècles chaque année. Et je vous promets que ce chiffre va augmenter ! L'avenir de la France, c'est le chômage ! »

Les applaudissements fusèrent à tout va, la foule en délire ne cessait d'acclamer son dirigeant qui les quitta en marchant à reculons et en se serrant les mains au-dessus de la tête.

## Journal Télévisé

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, chères téléspectatrices et chers téléspectateurs, devant la montée irrémédiable du chômage, les médias ont décidé de se mobiliser toute la journée. Dans un mouvement unique et solidaire l'ensemble des publications, sans distinctions politiques, a accepté de faire figurer sur les manchettes le logo connu sous le nom de « l'inconnu ». On y voit la silhouette sombre et stylisée d'un homme penché tenant ses mains dans les poches. Sous ce dessin est écrit « libérez les emplois perdus ». Notre rédaction elle-même participe à cette action commune en ajoutant pendant toute la durée des programmes, en bas de votre écran à gauche, la reproduction de « l'inconnu ».

Alors que le nombre de chômeurs atteint, aujourd'hui en France, plus de 2,5 millions de demandeurs d'emploi il nous a paru normal de tous nous réunir pour cette grande opération. D'autres organisations, associations de toutes catégories, communautés et groupes nous ont suivis. Ainsi, des lycéens ont accepté de faire un sit-in sur une voie de chemin de fer. Ils tenaient tous de grandes banderoles reprenant à une échelle plus importante l'image de « l'inconnu ». La plupart se dit

profondément touché par le chômage. Les jeunes estiment qu'il faut libérer les emplois perdus. La lutte des classes ne fait que commencer, clamaient certains en riant. Sont venus les rejoindre quelques cheminots. Ceux-ci, membres de confédérations syndicales multiples leur ont affirmé leur soutien. Un conducteur de TGV, nous a expliqué, la main sur le cœur, qu'il savait emmener, parfois jusqu'à Paris, des chômeurs qui étaient montés dans son train en seconde classe. Il versa une larme, en se rendant compte qu'ils descendaient presque toujours en gare Montparnasse. Aucun ne donnait jamais de nouvelles. Retrouvaient-ils un travail ? Que leur advenait-il dans un cas comme dans l'autre ? Notre enquêteur n'osa pas lui poser d'avantage de questions, car l'homme s'effondra en pleurs, dénonçant l'iniquité du chômage.

Prenant les devants, les autorités religieuses de ce pays, toutes obédiences confondues, ont organisé des célébrations et récité des prières en vue de retrouver les emplois perdus.

De nombreuses manifestations spontanées se sont déroulées dans le calme dans toutes les grandes villes de France. La plupart des participants marchaient en levant leurs bras au ciel en scandant avec force le slogan : « Le peuple est dans la rue, libérez les emplois perdus ! »

Le président lui même est intervenu en fin de journée depuis l'Elysée. Devant un important parterre de journalistes, il a déclaré, je cite, « Le chômage est inadmissible. Nous sommes démunis en face

de ces emplois perdus. La France s'emploie ardemment à leur libération. »

Nous ne pouvons que nous féliciter de la mobilisation générale pour cette magnifique cause qu'est le retour des emplois perdus. A la suite de ce journal, vous verrez d'ailleurs un reportage sur une école de l'Ardèche. Toute la classe de maternelle s'est mise à réaliser des autocollants faits main et représentant l'inconnu avec des couleurs variées, choisies par les élèves. Les enfants iront ensuite placarder ces images dans tout leur village. Ils espèrent ainsi toucher la population locale. Leur institutrice se félicite de l'éveil qu'apporte ainsi, à ses chérubins, une telle opération. « Il faut leur faire découvrir le monde tel qu'il est ! » affirme-t-elle.

Après ces merveilleux bambins et leur école, vous découvrirez la proche maison de retraite où les personnes âgées ont réalisé, elles aussi, plusieurs actions. De leur temps ce n'était pas comme ça. Vous suivrez tout-à-l'heure leurs activités contre l'injustice.

Pour l'instant, je dois vous annoncer le contenu d'une dépêche que je viens de recevoir. Il semble que le gouvernement propose un projet de loi visant à rendre le chômage illégal. Cela paraît une solution efficace commentent des hommes politiques de droite. La gauche, elle, crie au tollé libéral d'un tel texte qui ne ferait qu'aggraver les disparités de notre pays. Pour le progrès social et les temps libres, il vaut mieux interdire le travail ajoutent les principaux portes paroles des partis de gauche.

Voilà ce qu'il fallait retenir de l'actualité aujourd'hui. Votre journal est terminé.

# Le Ministre

Devant la montée incessante du chômage, le président décida de créer un nouveau ministère. Il nomma à la tête de celui-ci un ancien député au sourire médiatique. Le pauvre homme n'avait pas une tâche facile. Il se devait de trouver la solution d'un problème profond comparable à un océan malicieux dont personne n'aurait réussi à émerger. Les cheveux mi-longs et bouclés, il était toujours extrêmement mal coiffé. Il possédait d'épaisses lunettes aux branches sombres qu'il agitait plus souvent dans ses mains plutôt qu'il ne les laissait au repos sur son nez.

Trouver une solution au chômage n'était bien évidemment pas une sinécure. Pourtant il devenait urgent de découvrir rapidement un remède au mal endémique. D'ailleurs, le chef de l'Etat insistait lourdement en passant des coups de fil exigeants. Entouré d'un cabinet jeune et efficace, le ministre ne négligeait jamais de transmettre l'insistance présidentielle. Il fallait s'activer ! Les fonctionnaires, mis sous pressions, accéléraient leurs classements, fouillaient dans les tonnes de rapports sur le travail, à la recherche

d'une issue, d'une technique concrète pour mettre fin à cette situation de manque d'emploi.

Juste après un appel particulièrement pénible du chef de l'état, le ministre raccrocha le combiné téléphonique. Ses cheveux électrisés et hirsutes se dressaient raides comme s'ils avaient servi à évacuer les remontrances de son patron, à la manière d'antennes électrostatiques. Il commençait à craindre le pire. Et si jamais il n'y avait aucune solution ? Peut-être que c'était comme ça et qu'il fallait se résigner : on ne pouvait rien faire. De la sueur perlait sur son front. Que ferait-on de lui s'il ne résolvait pas la situation ? Il craignait d'être sacrifié. Il commençait déjà à s'imaginer accroché au pilori des médias, réduit en bouillie journalistique, décrié de toute part, responsable de tous les mots, honni, et finalement jeté aux oubliettes politiques.

Heureusement l'on frappa à sa porte. C'était l'un de ses fidèles collaborateurs. Le visage souriant et ravi, celui-ci brandissait un bloc de papier au-dessus de sa tête. « On a trouvé ! On a trouvé ! » Répétait-il à tue-tête. Il dansait presque. Derrière lui tout le cabinet ministériel s'était arrêté de travailler et chacun s'était regroupé près de la porte du bureau du chef. Ce dernier demanda des explications plus précises. Il eut du mal à obtenir un peu de calme de la part de son employé. Trop volubile sous l'effet de l'exaltation, ses propos restaient incompréhensibles. Le ministre se saisit du document qui avait mis le garçon en émoi et commença à lire. Petit à petit son visage s'éclaira, jusqu'à s'illuminer. Soudain, il sauta au cou du fonctionnaire, lui colla une bise sur la joue, puis embrassa tous les autres membres de son équipe sans distinction. Tout en hurlant sa joie, il se mit à tortiller des hanches, dans une sorte de chorégraphie

de satisfaction. Les autres membres du cabinet se crurent obligés d'en faire autant et d'accompagner leur responsable. Quelqu'un mit de la musique, un air d'accordéon; la radio justement passait un vieux disque d'Yvette Horner. Tout le monde guinçait.

Une fois remis de sa première émotion, le ministre se rigidifia brusquement en adoptant une morgue des plus sérieuse. Il exigea que l'on coupe la musique, distribua ses ordres puis réclama un rendez-vous immédiat et de la plus haute importance avec le président de la république.

Ce dernier, qui s'entretenait au sujet des élections avec un conseiller, lui accorda derechef un entretien. Depuis le temps qu'il attendait une réaction de ce fichu ministère du chômage, il ne pouvait l'ignorer quand une idée semblait germer !

Assis sur un fauteuil Louis XV, en face du président, le ministre pressait sur ses genoux un rapport qui valait de l'or. Il tremblait presque en annonçant les détails du plan d'action qu'il avait mûri afin de résorber définitivement le chômage. Le visage sérieux, le président se tenait penché, le coude posé sur l'accoudoir de son siège, sa main soutenant son menton. Il écoutait avec attention son ministre. D'abord ce fut une lueur dans son regard. Après tant de temps, il hésitait à laisser entrevoir ses réactions. Mais lorsqu'il eut tout compris, il explosa de joie laissant échapper un Alléluia. C'était formidable ! Il fallait convoquer les journalistes et toutes les autorités. Une telle trouvaille ne pouvait être ignorée et elle n'appartenait pas à un seul camp ! Le président réclama qu'on organise une grande allocution à l'Elysée. Il fallait mettre au courant tous les hommes politiques du pays, de droite comme de gauche. Il ne souhaitait pas de distinction,

ni aucun ostracisme. Cette idée appartenait à l'universel. Il était nécessaire de ne pas tarder non plus. Le peuple s'impatientait d'une œuvre pragmatique de ses dirigeants.

Aussitôt il fut décidé de mettre en place une conférence de presse. Le bal des berlines sombres accompagnées des motards de la gendarmerie nationale, s'accéléra à l'entrée du palais présidentiel. Tout Paris grouilla de personnalités conviées à ce moment historique : celui où l'on annoncerait la fin du chômage. Des personnalités de toutes origines politiques furent conviées à l'Élysée. Des représentants étrangers et des diplomates accompagnaient les éminences nationales. C'était un grand jour pour le pays !

Exceptionnellement, on avait placé une estrade dans la cour du palais. Une foule s'agglutinait à l'extérieur, dans la rue du Faubourg Saint-Honoré.

Le Président de la république commença un discours très humble, saluant la totalité des personnalités présentes. Chacun à sa manière avait participé à trouver la solution pour aider les personnes sans emploi. Puis il laissa sa place au ministre, qui se devait d'exposer au public et de révéler l'idée généreuse qui allait permettre de résoudre le chômage et de ranger ce fléau au rang des maux vaincus au même titre que la grande peste noire du Moyen-âge et le choléra du XIXème siècle.

Les lunettes bien en place, le ministre lut quelques considérations économiques avant de préciser que l'importance du nombre de chômeurs provenait pour une bonne part de toutes les délocalisations. Il ne fallait pas jeter la pierre à celles-ci, elles nous permettaient d'avoir des vêtements moins chers et des téléphones portables avec

appareil photo numérique incorporé pour une bouchée de pain, ou un bol de riz s’amusa t-il à préciser en souriant. Les délocalisations faisaient progresser l’humanité. Poursuivant son raisonnement, le ministre expliqua qu’il fallait continuer dans cette voie de progrès. Retirant ses montures, il leva la tête vers la foule rassemblée à ses pieds. Il s’apprêta à dévoiler le contenu révolutionnaire écrit noir sur blanc sur la feuille posée sur son pupitre. Alors il déclama lentement et avec emphase : « Puisque nous avons délocalisé les entreprises, maintenant délocalisons les chômeurs ! » Un remous de surprise se répandit dans l’assemblée. Le ministre développa avec vigueur et avec toute sa verve l’ensemble du projet. Les chômeurs se trouvaient être un poids pour la société. Il était facile de les délocaliser. Cela ne pouvait pas leur poser de problèmes ni de contraintes parce que justement ils ne travaillaient pas. De plus, on n’allait pas les envoyer n’importe où ! Loin de là ! On les transporterait dans des pays émergents au fort potentiel. Quoi de plus rassurant que de se retrouver dans les nations pleines d’avenir ? Vraiment les chômeurs allaient avoir de la chance. De plus, ils étaient chômeurs en France, pays des 35 heures. Là où on les plaçait, ils seraient chômeurs pour des durées de travail bien plus longues ! Ce n’était pas un avantage négligeable ! Bien sûr, les chômeurs ne perdraient en rien leur droit de travailler et on les autoriserait à exercer leur profession dans les pays où ils allaient se trouver. Voilà la solution, conclut-il : la délocalisation !

Couvert par une ovation unanime, le son des mains qui se frappaient emporta un bruit plus violent juste à l’extérieur de l’Elysée. Un incident s’était produit, rue du Faubourg Saint-Honoré.

Un agité venait d'être saisi par une équipe d'infirmiers qui avaient fort heureusement pu le maîtriser. Enveloppé dans une camisole de force, ils emmenaient l'excité à l'intérieur d'une ambulance. Ils le conduiraient à Sainte-Anne. Cet énergumène venait de prononcer une phrase au sens profondément anti-social et rétrograde : « Avec des idées pareilles, vous feriez mieux de délocaliser les hommes politiques ! ».

## Les 100 jours

Le plus grand des ministres, n'hésitait pas à se référer au plus petit des hommes illustres en annonçant à la presse qu'il lui suffirait de 100 jours pour redonner le moral aux chômeurs. En à peine plus de 3 mois, il savait qu'il réussirait là où les autres avaient échoué. Il suivrait pour ce faire son modèle historique, l'homme qui revint de l'île d'Elbe, pour 14 semaines, avant d'être définitivement exilé à Sainte-Hélène.

Observant l'un des masques africains qui ornaient le mur de son bureau, il s'imagina en face d'un chômeur moustachu, lui pinçant l'oreille en signe d'affection. Il fallait respecter les chômeurs. Ceux-ci étaient tellement nombreux. Il y a deux siècles, il avait suffi au terrible petit caporal de 800 000 hommes pour partir à la conquête de l'Europe. Aujourd'hui, 2 millions et demi de chômeurs, au bas mot, composaient l'essentiel du contingent français. On pouvait les estimer au moins, en ajoutant les situations intermédiaires, à 3 millions. Bien sûr une bonne part de ces effectifs était composée de femmes. Mais on avait aussi besoin de cantinières. Et puis, les armées modernes employaient sans hésiter un grand nombre de soldates.

Se retournant et avançant de quelques pas, le ministre plaça spontanément ses mains derrière son dos, dans une posture toute digne et militaire. *Le peuple aime sentir ses chefs proches de lui*, pensa-t-il. Il irait visiter les agences pour l'emploi. Les chômeurs viendraient tous pour le voir. Rassemblés devant les guichets, les légions de demandeurs d'emploi salueraient leur dirigeant. Rangés en ordre, les corps d'armée s'organiseraient en spécialités. Ce serait simple, car les chômeurs possédaient tous un métier. Les emplois liés au bâtiment, maçons, tapissiers, peintres, plombiers seraient dirigés vers les corps de sapeurs du génie. Les professions médicales trouveraient rapidement leur place au sein du corps de soutien. Les chômeurs issus de l'immigration seraient entraînés dans des régiments de cavalerie mamelouks. Equipés de leurs sabres courbes, ils sèmeraient le trouble et la crainte dans les rangs ennemis. Les tire-au-flanc seraient naturellement dirigés vers l'artillerie où ils pourraient naturellement s'adonner au lancer de projectiles. Les professions restantes trouveraient leur place dans l'infanterie en tant que grenadiers ou soldats de lignes. Les métiers du spectacle produiraient d'excellents voltigeurs. Il ne fallait, certes, pas oublier les fonctions plus modernes. Ainsi, les informaticiens et électroniciens participeraient à la création d'un bataillon d'élite de cybercombattants.

Personne ne serait oublié. Le peuple serait content. Il ne resterait plus qu'à conduire cette Grande Armée de victoire en victoire ! C'était à ce prix que la confiance reviendrait. Examinant la mappemonde posée sur sa table de travail et gardant le bras gauche replié derrière son dos, le futur commandant des armées de chômeurs

choisissait les champs de bataille. Il fallait viser juste et ne rien laisser au hasard. La conquête de l'Europe méritait l'emploi d'une tactique bien rodée. D'abord, la campagne d'Italie, puis la perfide Albion, avant de s'élancer enfin vers l'Est. C'était le cheminement logique. Laisser les îles du Nord pour plus tard était l'erreur qui avait conduit Bonaparte à la défaite. Il s'était retrouvé en Russie, isolé dans Moscou en flamme. L'Angleterre, tel un furoncle enkysté, sapait ses arrières, préparait la résistance. Ce fut la même méprise qui conduisit les armées hitlériennes à leur perte en attaquant trop tôt l'union soviétique. Il ne servait à rien de s'élancer vers le levant tant que le septentrion n'était pas couché. Fin stratège, le ministre savait qu'il pourrait une fois la menace nordique abattue compter sur les millions de chômeurs germaniques qui constitueraient un vivier considérable pour l'attaque orientale. C'était d'ailleurs un signe qui indiquait qu'il fallait tout d'abord pousser la Bretagne à la capitulation. En effet, le système britannique ne produisait pratiquement pas de chômeurs ! Quelle grossière erreur ! La République saurait une fois de plus décapiter la royauté !

L'hiver aussi ne devait pas être négligé. C'était celui-ci qui avait assommé, brisé, éliminé les troupes napoléoniennes lors de la retraite de Russie. Insuffisamment équipée pour résister au froid, trop loin du ravitaillement, harcelée par les cosaques, l'armée de l'Empereur s'était retrouvée prise à son propre piège. C'était la Berezina.

L'été arrivait. Dans cent jours ce serait pratiquement l'Automne. L'hiver russe précoce ne tarderait pas. Ce ne serait donc pas le moment de lancer la charge. Le plus simple serait de profiter des cent

jours pour réunir les troupes, les habiller, les entraîner à leur nouveau rôle. Puis leur moral au zenith, on annexerait l'Angleterre pendant l'Automne, sous la pluie. Ces fichus Rosbiff qui n'avaient eu de cesse durant toute l'Histoire que d'agir contre l'unification de l'Europe seraient enfin désarmés. L'hiver serait mis à profit pour la conquête de l'Allemagne. Ce ne serait pas difficile. Encouragé par la victoire du chômage français, les nombreux sans-emploi allemands n'hésiteraient pas à venir rejoindre les rangs républicains. La Pologne, petite nation, se plierait en un instant. Il suffirait d'attendre le printemps, période idéale pour envahir la Russie.

Le ministre s'assit à son bureau pour prendre quelques notes de son projet. Il se releva ensuite, marchant de long en large dans son cabinet. Sans s'en apercevoir, il avait glissé nonchalamment sa main droite entre les boutons de sa chemise. Il rêvait aux victoires futures, aux chômeurs utiles, à la République.

Soudain, il vit le visage d'un homme collé au carreau de sa fenêtre. On l'espionnait ! Il hurla à la garde mais se ravisa et appela son chambellan. Celui-ci qui attendait derrière la porte ouvrit aussitôt les deux battants se déclarant prêt au service de son ministre. « J'ai vu un homme dehors. Un espion venu probablement voler les secrets du pouvoir, déclama le ministre.

– Excusez-moi Monsieur le Ministre, mais je crois qu'il s'agit du laveur de carreau, répondit le serviteur.

– Virez-le ! Il n'est pas digne de faire son travail s'il observe les ministres dans leur activité.

– Pardonnez mon insistance, mais cet ouvrier est présent depuis des années dans ce bâtiment. Il n'y a jamais eu aucune plainte.

– Rien ne vous dit qu’il ne s’agisse d’un indicateur au service des Américains. On ne peut pas avoir confiance en ces gens-là. Remplacez-le !

– Bien Monsieur, je vais prévenir César, lâcha désabusé le majordome.

– César ? demanda le ministre interloqué par ce nom.

– Oui, le laveur de vitres est Marseillais. Il s’appelle César. Je fais le nécessaire Monsieur le Ministre » Ajouta le domestique avec respect. Puis il ferma la porte.

Le ministre restait debout, pantois. Il était persuadé que le destin était avec lui. Il venait dans un geste simple de limoger César. Qui d’autre qu’un grand conquérant pouvait ainsi avec autant de facilité avoir le dessus sur un rival. S’approchant alors du globe qu’il avait déjà regardé plus tôt, il prolongea son analyse aux autres grands continents. Des noms grandioses s’entrechoquaient dans sa tête. Après tout, César, Napoléon, Hitler ne s’étaient occupés que de l’Europe. Le chômage existait dans le monde entier. Même la Chine réveillée connaissait le chômage. L’Afrique et l’Amérique Latine fournissaient de colossaux réservoirs à chômeurs. Alexandre le Grand avait réussi à conquérir une bonne partie de l’Europe et du Moyen-Orient, jusqu’en Inde. Le Grand Kahn avait mis toute l’Asie à genou. Chaka Zulu avait fait trembler les troupes coloniales anglaises en Afrique du Sud. Simon Bolivar rêvait de réunir tous les pays hispano-américains. De grandes choses étaient possibles. Il en était convaincu. Il saisit sa veste pour aller visiter une anpe.



## Table des matières

Chapitre I : Le ministre du chômage .....	5
Esprit d'Entreprise .....	15
Offre d'emploi – Urgent.....	21
Le Nain Vert .....	23
La Bolée.....	31
Offre d'emploi - mécanicien.....	37
Le Discours.....	39
Journal Télévisé.....	43
Le Ministre .....	47
Les 100 jours .....	53









